

ville à s'y rendre et aussi par l'excellent exemple de foi et de piété qu'il a donné. Des grâces abondantes ont été obtenues par l'intercession de Sainte Anne.

\*.\*

\*.\* **Angleterre.**—Le mouvement séditionnel que nous signalions, il y a quinze jours, et qui couvait, depuis quelque temps, comme un feu prêt à éclater, s'est développé soudainement et cause de vives inquiétudes. Il s'agit des fameux défilés qui défendent les Indes au nord-est. Là vivent, sur les frontières de l'Afghanistan, des tribus à moitié soumises, qui font acheter leur fidélité un bon prix et dont jusqu'ici l'Angleterre a accepté les services mercenaires par nécessité. Ce sont les Afredis et les Orakzais. Ils ont levé l'étendard de la révolte à la parole enflammée d'un fanatique qui jouit d'une réelle influence et qui, prêchant la guerre sainte, a tout d'un coup amené ces tribus à tourner leurs armes contre l'Angleterre.

On a critiqué, non sans raison, l'imprudence des maîtres de l'Inde qui ont confié à ses tribus la défense de la passe de Khyber. Les Afredis ont occupé tous les défilés dont ils avaient la garde, ont pris, après un combat des plus vifs, les forts qui les joignaient. Le fort Lunt-Kobal a suivi le sort du fort Ali-Musgid, et Jamrud est gravement menacé. On a concentré toutes les forces disponibles pour empêcher les premiers succès des rebelles ; mais il faut du temps pour parvenir dans ces points extrêmes. L'emir d'Afghanistan se défend énergiquement de prendre part à ce mouvement, mais tout indique au contraire qu'il en est l'âme et ceci préoccupe à juste titre les Anglais.

La reine a envoyé aux troupes fidèles un témoignage de sympathie qui aura quelque action, mais quelques soldats bien armés de plus auraient une autre éloquence bien plus persuasive.

Il est difficile de prévoir les conséquences, de cette révolte. La parole est aux événements qui vont se dérouler dans cette partie des Indes.

\*.\*

\*.\* **La visite du président Faure en Russie.**—La réception faite au Président de la République française par le souverain et le peuple russes a été des plus chaleureuses. Il y avait, à St-Petersbourg, paraît-il, un écho réel des vivats que la population parisienne avait poussés lors de la venue du Tzar et de la Tzarine en la grande ville. Le Président a retrouvé, sur les bords de la Niéva, la même soudaineté dans l'expression des sentiments populaires, le même élan pour applaudir que l'on remarquait sur les bords de la Seine pour acclamer les Majestés russes. Rapprochement bizarre, chez un peuple qui se targue de sentiments républicains ! c'est que l'on sentait tout le prix pour la France d'une alliance comme celle de la Russie. Ce grand mot d'alliance a été enfin prononcé par le Tzar au moment du départ du Président. Tous les